

*Oublier
Foucault*

Jean
Baudrillard

oublier
foucault

jean baudrillard

DU MÊME AUTEUR

Le Système des Objets, Les Essais, Gallimard 1968.

La Société de Consommation, Le Point, Denoël 1970.

Pour une Critique de l'Économie du Signe, Les Essais, Gallimard 1972.

Le Miroir de la Production, Casterman 1973.

L'Échange Symbolique et la Mort, Sciences Humaines, Gallimard 1976.

oublier
foucault

éditions galilée



The New York
Public Library
ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays,
y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Galilée, 1977
9, rue Linné, 75005 Paris
ISBN 2-7186-0060-8

L'écriture de Foucault est parfaite en ce que le mouvement même du texte rend admirablement compte de ce qu'il propose : cette spirale générative du pouvoir, qui n'est plus une architecture despotique, mais une filiation en abyme, un enroulement et une strophe sans origine (sans catastrophe non plus), au déploiement toujours plus vaste et plus rigoureux ; d'autre part cette fluidité interstitielle du pouvoir qui baigne tout le

réseau poreux du social, du mental et des corps, cette modulation infinitésimale des technologies de pouvoir (où rapports de force et séduction sont inextricablement mêlées) – tout ceci se lit *directement* dans le discours de Foucault (qui est *aussi* un discours de pouvoir) : il coule, il investit et sature tout l'espace qu'il ouvre, les moindres qualificatifs vont s'immiscer dans les moindres interstices du sens, les propositions et les chapitres s'enroulent en spirale, un art magistral du décentrement permet d'ouvrir de nouveaux espaces (espaces de pouvoir, espaces de discours) qui sont immédiatement recouverts par l'épanchement minutieux de son écriture. Pas de vide chez lui, pas de phantasme, pas de retour de flammes : une objectivité fluide, une écriture non linéaire, orbitale, sans faille. Le sens n'exède jamais ce qu'il en est dit : pas de vertige, mais il ne flotte

jamais non plus dans un texte trop grand pour lui : pas de rhétorique.

Bref, le discours de Foucault est un miroir des pouvoirs qu'il décrit. C'est là sa force et sa séduction, non pas du tout son « indice de vérité », ça, c'est son leit-motiv : les procédures de vérité, mais c'est sans importance, son discours n'est pas plus vrai que n'importe quel autre – non, c'est dans la magie d'une analyse qui déroule les méandres subtiles de son objet, qui le décrit avec une exactitude tactile, tactique, où la séduction alimente la puissance analytique, où la langue elle-même accouche de l'opération des pouvoirs nouveaux. Telle est bien aussi l'opération du mythe, jusque dans l'efficacité symbolique que décrit Lévi-Strauss, et ce n'est donc pas un discours de vérité, mais un discours mythique, au sens fort du terme, et je crois secrètement sans illusion sur l'effet de vérité

qu'il produit. C'est d'ailleurs ce qui manque à ceux qui, suivant les traces de Foucault, passent à côté de cet agencement mythique et se retrouvent avec la vérité, rien que la vérité.

La perfection même de cette chronique analytique du pouvoir est inquiétante. Quelque chose nous dit, mais en filigrane, en contre-champ de cette écriture trop belle pour être vraie, que s'il est possible de parler enfin du pouvoir, de la sexualité, du corps, de la discipline avec cette intelligence définitive, et jusqu'en leurs plus frêles métamorphoses, c'est que, quelque part, *tout ceci est d'ores et déjà révolu*, et que Foucault ne peut dresser un tableau si admirable que parce qu'il opère aux confins d'une époque (c'est peut-être l'« ère classique »,

dont il serait le dernier grand dinosaure) qui est en train de basculer entièrement. Configuration propice aux plus beaux feux de l'analyse, avant que les termes lui en soient retirés. « Quand je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus », disait Apollinaire. Et si Foucault ne nous parlait si bien du pouvoir (et, ne l'oublions pas, en termes *réels*, objectifs, multiplicités diffractées, mais qui ne remettent pas en cause le point de vue objectif qu'on prend sur elles — pouvoir infinitésimal et pulvérisé, mais dont le *principe de réalité* n'est pas mis en cause) que parce que le pouvoir est mort, non pas seulement irréparable par dissémination, mais dissous purement et simplement, sur un mode qui nous échappe encore, dissous par réversion, annulation, ou hyperréalisé dans la simulation, que sais-je, mais il s'est passé quelque chose au niveau du pouvoir que

Foucault ne peut pas ressaisir du fond de sa généalogie : il n'y a pas de fin pour lui au politique, seulement les métamorphoses, du despotique au disciplinaire et ici au microcellulaire, selon le même processus qui fut celui des sciences physiques et biologiques. Progrès immense sur l'imaginaire du pouvoir qui nous domine — mais rien n'a changé de l'*axiome* du pouvoir : celui-ci ne saute pas par-dessus son ombre, c'est-à-dire sa définition minimale en termes de fonctionnement *réels*. C'est donc tourné encore vers un principe de réalité et un principe de vérité très fort, vers une cohérence possible du politique et du discours (le pouvoir n'est plus de l'ordre despotique de l'interdit et de la loi, mais il est encore de l'ordre objectif du réel) que Foucault peut nous en décrire les spirales successives, dont la première lui fait repérer les plus infimes termi-

naisons, sans jamais que le pouvoir cesse d'être le terme, sans que puisse émerger la question de son extermination.

Et si Foucault ne nous parlait si bien de la sexualité (enfin un discours *analytique* sur le sexe, c'est-à-dire dégagé du pathos du sexe et qui a la clarté textuelle des discours *d'avant l'inconscient*, de ceux qui n'ont pas besoin du chantage des profondeurs pour dire ce qu'ils ont à dire), mais s'il ne nous en parlait si bien que parce que cette figure de la sexualité, cette grande *production* (elle aussi) de notre culture était, comme l'autre, en voie de disparaître ? Le sexe, comme l'homme, ou comme le social, peut n'avoir qu'un temps. Et si l'effet de réalité du sexe, qui est à l'horizon du discours de la sexualité, venait à s'estomper lui aussi radicalement, laissant place à d'autres simulacres, et entraînant dans sa perte les

grands référents du désir, du corps, de l'inconscient — tout ce récitatif aujourd'hui si puissant ? L'hypothèse même de Foucault ouvre sur la mortalité du sexe à plus ou moins long terme. La psychanalyse, qui semble inaugurer le millenium du sexe et du désir, est peut-être ce qui l'orchestre en pleine lumière avant qu'il n'en soit plus rien. D'une certaine façon, la psychanalyse met fin à l'inconscient et au désir, tout comme le marxisme met fin à la lutte de classes, en les hypostasiant et en les enterrant dans leur entreprise théorique. Nous sommes d'ores et déjà dans le *métalangage* du désir, dans un discours outrepassé du sexe, où le redoublement des signes du sexe masque une indétermination et un désinvestissement profond, le mot d'ordre sexuel dominant équivalent à un milieu sexuel inerte. C'est pour le sexe comme pour la politique :

« Souvenez-vous, en 68, ce qu'il a fallu de grèves et de barricades, de discours et de pavés pour que l'on commence à enregistrer que *tout est politique*. La pornographie, proliférante, censurée et redoublante, va commencer de faire entrevoir que *tout est sexualité* » (*Art Press*, numéro sur la pornographie). Double absurdité : tout est politique, tout est sexualité — absurdité parallèle des deux mots d'ordre, au moment même où le politique s'effondre, où le sexe lui-même involue et disparaît comme référentiel fort dans l'hyper-réalité de la sexualité « libérée ».

Si la bourgeoisie, comme le dit Foucault, s'est donné par le sexe et la sexualité un corps glorieux et une vérité prestigieuse, pour la refiler ensuite sous forme de vérité et de destin banal à tout le reste de la société, il se peut bien que ce simulacre lui glisse de la peau, et parte avec

la peau. Cette nouvelle spirale, celle de la simulation du sexuel, cette existence seconde du sexe, fascination d'un référentiel perdu¹ (qui n'est jamais que la cohérence, dans une configuration donnée, du *mythe* de l'inconscient), Foucault ne peut la dessiner, car il reste dans la formule classique du sexe. Même s'il en fait une configuration de discours, celle-ci a sa cohérence interne, elle a, tout comme le pouvoir, un indice de réfraction positif. Le discours est discours, mais les fonctionnements, les stratégies, les machinations qui s'y jouent sont réelles : la femme hystérique, l'adulte pervers, l'enfant masturbateur, la famille œdipienne : dispositifs réels, historiques, machines jamais truquées — pas plus que les

1. Il se pourrait bien que le porno ne soit là que pour réactiver ce référentiel perdu pour prouver, a contrario, par son hyperréalisme grotesque, qu'il existe quand même du *vrai* sexe quelque part.

machines désirantes dans leur ordre énergétique et libidinal — toutes existent, et ceci est vrai : *elles ont été vraies* mais les machines simulantes qui redoublent chacune de ces machines « originelles », la grande machination simulante qui reprend tous ces dispositifs dans une spirale ultérieure, celle-là nous n'en saurons rien avec Foucault, car son regard ne dévie pas de la sémiurgie classique du pouvoir et du sexe. Il ne voit pas la sémiurgie insensée du simulacre qui s'en est emparé. Peut-être cette spirale qui efface toutes les autres, n'est-elle qu'une nouvelle figure du désir ou du pouvoir, mais c'est peu vraisemblable, car elle désintègre tout discours en ces termes. Barthes disait du Japon : « Là-bas, la sexualité est dans le sexe, et nulle part ailleurs. Aux États-Unis, la sexualité est partout, sauf dans le sexe. » Et si le sexe même n'est plus dans le sexe ?

Sans doute, nous assistons, avec la libération sexuelle, avec le porno etc., à cette agonie de la raison sexuelle. Et Foucault n'aura fait que nous en donner le fin mot au moment où ça n'a plus de sens. De même pour *surveiller et punir*, avec sa théorie de la discipline, du panoptique et de la transparence. Théorie magistrale, mais révolue. Cette théorie du contrôle par l'objectivation du regard, même pulvérisée dans des dispositifs micro, est révolue. Nous sommes sans doute aussi loin de la stratégie de la transparence dans le dispositif de la simulation que celle-ci pouvait l'être de l'opération immédiate et symbolique du supplice décrit par Foucault lui-même. Là encore, une spirale manque, celle devant laquelle, étrangement, Foucault s'arrête, au seuil d'une révolution actuelle du système qu'il n'a jamais voulu franchir.

Il y aurait beaucoup à dire sur la thèse centrale du livre : il n'y a jamais eu répression du sexe mais au contraire injonction de le dire, de le proférer, contrainte d'aveu, contrainte d'expression, contrainte de *production* du sexe. La répression n'est qu'un piège et un alibi pour cacher l'assignation de toute une culture à l'impératif sexuel. D'accord avec Foucault (remarquons pourtant que cette assignation n'a rien à envier au bon vieux refoulement : refoulement ou parole « induite », quelle différence, c'est une question de mot) que resterait-il alors de l'idée essentielle du livre ? Ceci : elle substitue à une conception négative, réactionnelle transcendante du pouvoir, fondé sur l'interdit et la loi, une conception

positive, active, immanente, et ceci est effectivement capital. On ne peut qu'être frappé par la coïncidence entre cette version nouvelle du pouvoir et la version nouvelle du désir proposée par Deleuze ou Lyotard : non plus le manque ou l'interdit, mais le dispositif, la dissémination positive des flux ou des intensités. Cette coïncidence n'est pas accidentelle : *c'est tout simplement que chez Foucault le pouvoir tient lieu de désir*. Il est là comme le désir chez les autres : toujours déjà là, expurgé de toute négativité, il est réseau, il est rhizome, il est contiguïté diffractée à l'infini. C'est pourquoi il n'y a pas de désir chez Foucault : la place est déjà prise (inversement, on peut se demander si dans les théories schizo et libidinales, le désir, ou quoi que ce soit de ce genre, n'est pas l'anamorphose d'un certain pouvoir – sous le signe de la même immanence, de la même posi-

tivité, de la même machinerie tous azimuts – mieux, on peut se demander si d'une théorie à l'autre, désir et pouvoir n'échangent pas leur figure dans une spéculation sans fin – jeux de miroir qui sont pour nous jeux de vérité).

Il est sûr que les deux théories sont profondément jumelles, synchrones, isochrones dans leur « dispositif » (terme qui leur est cher), leurs frayages sont les mêmes – c'est pourquoi elles peuvent si bien s'échanger (voir l'article de Deleuze sur Foucault dans *Critique*, déc. 75) et générer dès aujourd'hui tous les sous-produits – «jouir du pouvoir», «le désir du capital» etc. – qui sont l'exacte réplique des sous-produits de la génération antérieure – «le désir de révolution», «jouir dans l'impouvoir» etc. – car en ces temps-là, reichiens et freudo-marxistes, désir et pouvoir étaient de signe adverse ;

aujourd'hui micro-désir (du pouvoir) et micro-politique (du désir) se confondent littéralement aux confins machiniques de la libido : il suffit de miniaturiser. La spirale évoquée par Foucault : pouvoir/savoir/plaisir (il n'ose pas dire pouvoir/savoir/désir, alors que c'est pourtant le désir, toute la théorie du désir, qui est directement en cause), cet enlacement moléculaire qui dessine toute l'hystérie visible du futur. Foucault en fait partie : c'est lui qui aura contribué à mettre en place un pouvoir qui soit de l'ordre, du même ordre de fonctionnement que le désir, comme Deleuze aura mis en place un désir qui soit de l'ordre des futurs pouvoirs. Cette collusion est trop belle pour n'être pas suspecte, mais elle a pour elle l'innocence des fiançailles. Quand le pouvoir vient au désir, quand le désir vient au pouvoir, oublions-les tous les deux.

Sur l'hypothèse du refoulement : d'accord pour y objecter radicalement, mais pas sur la base d'une définition simpliste. Or, c'est celle-ci que récuse Foucault : refoulement du sexe en vue de drainer toutes les énergies vers la production matérielle. Sur cette base, il est trop facile de dire que les prolétaires auraient dû être les premiers visés par la répression — or l'histoire montre que celle-ci s'expérimente d'abord dans les classes privilégiées. Conclusion : l'hypothèse du refoulement ne tient pas debout. Mais c'est l'autre hypothèse qui est intéressante : celle d'un refoulement venu de bien plus loin que de l'horizon des manufactures et englobant simultanément tout l'horizon de la sexualité. Libération des forces productives, libération des énergies et de la parole sexuelle : même combat, même avancée d'une socialisation toujours plus puissante

et différenciée. Autant dire que le refoulement, dans l'hypothèse maximale, n'est jamais le refoulement DU sexe au profit de je ne sais quoi, mais le refoulement PAR le sexe — quadrillage des discours, des corps, des énergies, des institutions par le sexe, au nom « du sexe qui parle ». Et le sexe refoulé ne fait que cacher le refoulement par le sexe.

La filière de production mène du travail au sexe, mais en changeant ses aiguillages : de l'économie politique au libidinal (dernier acquis de 68), il y a relève d'un modèle de socialisation violent et archaïque (le travail) à un modèle de socialisation plus subtil, plus fluide, à la fois plus « psychique » et plus près du corps (le sexuel et le libidinal). Métamorphose et virage de la force de travail à la pulsion, virage d'un modèle fondé sur un système de représentations (la fameuse « idéologie ») à un modèle jouant sur un

système d'affect — le sexe n'étant qu'une sorte d'anamorphose de l'im-pératif social catégorique. D'un discours à l'autre (car il s'agit bien de discours), court le même ultimatum de *pro-duction* au sens littéral du terme. L'acception originelle de la « production » n'est en effet pas celle de fabrication matérielle, mais celle de rendre visible, de faire apparaître et comparaître : *pro-ducere*. Le sexe est produit comme on produit un document, ou comme on dit d'un acteur qu'il se produit sur scène. Produire, c'est matérialiser de force ce qui est d'un autre ordre, de l'ordre du secret et de la séduction. La *séduction* est partout et toujours ce qui s'oppose à la *production*, la séduction retire quelque chose de l'ordre du visible, elle va à l'inverse de la production, dont l'entreprise est d'ériger tout en évidence, que ce soit celle d'un objet, d'un chiffre ou d'un concept. Que

tout soit produit, que tout se lise, que tout advienne au réel, au visible et au chiffre de l'efficacité, que tout se transcrive en rapports de forces, en systèmes de concepts ou en énergie computable, que tout soit dit, accumulé, répertorié, recensé : tel est le sexe dans le porno, mais telle est plus généralement l'entreprise de toute notre culture, dont l'« obscénité » est la condition naturelle : culture de la monstration, de la démonstration, de la monstruosité « productive » (dont l'« aveu », si bien analysé par Foucault, est une des formes). Jamais de séduction là-dedans — ni dans le porno, puisque production immédiate d'actes sexuels, actualité féroce du plaisir, aucune séduction dans ces corps traversés par un regard littéralement aspiré par le vide de la transparence — mais pas l'ombre de séduction non plus dans tout l'univers de la production, régi par le

principe de transparence de toutes forces dans l'ordre des phénomènes visibles et computables : objets, machines, actes sexuels ou produit national brut.

Le porno n'est que la limite paradoxale du sexuel : exacerbation réaliste, obsession maniaque du réel — c'est ça l'« obscène », étymologiquement et dans tous les sens. Mais le sexuel lui-même n'est-il pas déjà matérialisation forcée, l'avènement de la sexualité ne fait-il pas déjà partie de la réaliste occidentale, de l'obsession propre à notre culture d'instancier et d'instrumentaliser toutes choses ? De même qu'il est absurde de dissocier dans d'autres cultures le religieux, l'économique, le politique, le juridique, voire le social et autres fantasmagories catégorielles pour la raison qu'elles n'y ont pas lieu et que ces concepts sont autant de maladies vénériennes dont nous

les infectons pour mieux les « comprendre », ainsi est-il absurde d'autonomiser le sexuel comme instance, comme donnée irréductible, voire à laquelle toutes les autres peuvent être réduites. Il faut faire une critique de la Raison sexuelle, ou plutôt une généalogie de la Raison sexuelle comme Nietzsche a fait une généalogie de la Morale — car c'est notre nouvelle morale. On pourrait dire de la sexualité comme de la mort : « Elle est un pli auquel on a accoutumé la conscience il n'y a pas si longtemps. »

Nous restons incompréhensifs ou vaguement compatissants devant ces cultures pour qui l'acte sexuel n'est pas une finalité en soi, pour qui la sexualité n'a pas ce sérieux mortel d'une énergie à libérer, d'une éjaculation forcée, d'une production à tout prix, d'une comptabilité hygiénique du corps. Qui préservent de

longs processus de séduction et de sensualité, où la sexualité est un service parmi d'autres, une longue procédure de dons et contre-dons, l'acte amoureux n'étant que le terme éventuel de cette réciprocité scandée selon un rituel inéluctable. Pour nous, cela n'a plus de sens — pour nous *le sexuel est devenu strictement l'actualisation d'un désir dans un plaisir* — tout le reste est « littérature ». Extraordinaire cristallisation sur la fonction orgastique, elle-même matérialisation d'une substance énergétique.

Nous sommes une culture de l'éjaculation précoce. De plus en plus toute séduction, toute manière de séduction, qui est, elle, un processus hautement *ritualisé*, s'efface derrière l'impératif sexuel *naturalisé*, derrière la réalisation immédiate et impérative d'un désir. Notre centre de gravité s'est effectivement déplacé vers une

économie inconsciente et libidinale qui ne laisse plus place qu'à une naturalisation totale d'un désir voué soit aux destins de pulsions, soit au pur et simple fonctionnement mécanique, mais surtout à l'imaginaire du refoulement et de la libération.

Désormais il est dit non plus : « Tu as une âme et il faut la sauver », mais :

« Tu as un sexe, et tu dois en trouver le bon usage. »

« Tu as un inconscient, et il faut savoir en jouir. »

« Tu as un corps, et il faut savoir en jouir. »

« Tu as une libido, et il faut savoir la dépenser » etc., etc. Cette contrainte de liquidité, de flux, de circulation accélérée du psychique, du sexuel et des corps est l'exacte réplique de celle qui régit la valeur marchande : il faut que le capital circule, qu'il n'ait plus de gravité, de point fixe, que la

chaîne des investissements et réinvestissements soit incessante, que la valeur irradie sans trêve et tous azimuts — et ceci est la forme même de la réalisation actuelle de la valeur. C'est la forme du capital, et la sexualité, le mot d'ordre sexuel, le *modèle* sexuel en est le mode d'apparition au niveau des corps.

Le corps d'ailleurs, ce corps auquel nous nous référons sans cesse, n'a pas d'autre réalité que celle du modèle sexuel et productif. C'est le capital qui enfante dans le même mouvement le corps énergétique de la force de travail et le corps dont nous rêvons aujourd'hui comme lieu du désir et de l'inconscient, le corps sanctuaire de l'énergie psychique et de la pulsion, le corps pulsionnel que hantent les processus primaires — le corps lui-même devenu processus primaire, et par là anti-corps, ultime référentiel révolutionnaire. C'est

dans le refoulement que s'engendrent simultanément les deux, et leur antagonisme apparent est encore un effet de refoulement. Redécouvrir dans le secret des corps une énergie « libidinale », déliée, qui s'opposerait à l'énergie liée des corps productifs, redécouvrir une vérité phantasmatique et pulsionnelle du corps dans le désir, ce n'est donc encore que déterrer la métaphore psychique du capital.

Tel est le désir, tel est l'inconscient : crassier de l'économie politique, métaphore psychique du capital. Et la juridiction sexuelle est le moyen idéal, dans le prolongement fantasmatique de celle de la propriété privée, d'assigner chacun à la gestion d'un capital : capital psychique, capital libidinal, capital sexuel, capital inconscient, dont chacun va avoir à répondre devant lui-même, sous le signe de sa propre libération.

C'est ce que nous dit Foucault (malgré lui) : rien ne fonctionne à la répression, tout fonctionne à la production — rien ne fonctionne au refoulement, tout fonctionne à la libération. Mais *c'est la même chose*. Toute forme de libération est fomentée par le refoulement : celle des forces productives comme celle du désir, celle des corps comme celle des femmes etc. Pas d'exception à la logique de la libération : toute force, toute parole libérée est un tour de plus dans la spirale du pouvoir. C'est ainsi que la « libération sexuelle » réussit ce prodige de réunir dans le même idéal révolutionnaire les deux effets majeurs du refoulement : libération et sexualité.

Historiquement ce processus s'élabore depuis deux siècles au moins, mais il est aujourd'hui en plein essor avec la bénédiction de la psychanalyse, — tout comme l'économie poli-

tique et la production ne connaissent leur plein essor qu'avec la sanction et la bénédiction de Marx. C'est cette conjoncture qui nous domine tout entiers aujourd'hui, à travers même la contestation « radicale » de Marx et de la psychanalyse¹.

C'est ainsi que convergent dans le seul mot d'ordre aujourd'hui « révolutionnaire » – celui de la « productivité » du « désir » – les axiomes épurés du marxisme et de la psychanalyse. La « machine désirante » ne

1. La critique *politique* de Marx (perversion bureaucratique de la révolution par les partis révolutionnaires, perversion économiste et infrastructurelle de la lutte de classes, etc.) revient, parce qu'elle est une critique partielle, à généraliser l'axiomatique de la production (la productivité comme discours de référence totale). C'est l'assomption du marxisme dans sa forme la plus pure.

La critique *œdipienne* de la psychanalyse (Deleuze, etc.) (perversion du désir par le signifiant, la loi, la castration et le modèle œdipien) ne fait elle aussi, parce qu'elle n'est qu'une critique partielle, qu'exalter dans sa forme la plus pure l'axiomatique du désir, et de l'inconscient.

fait qu'accomplir d'un seul mouvement le destin positif du marxisme et de la psychanalyse. Enfin ils se rejoignent sous des auspices moins naïfs que celles de Reich, encore trop marqué par l'Œdipe et le prolétariat, par le refoulement et la lutte de classes. Reich avait visé trop tôt la synthèse de deux disciplines, historique et psychique, encore affublées de tas d'éléments encombrants : son mixage est archaïque et son interprétation ne tient pas debout – les temps n'étaient pas mûrs encore. Mais aujourd'hui, sur la base d'une productivité expurgée (de ses contradictions, de ses objectifs historiques, de ses *déterminations*) et d'une libido expurgée elle aussi (de l'Œdipe, du refoulement, de ses *déterminations* trop génitales, trop familiales), la collusion, la synthèse peut enfin se faire au bénéfice de l'un et de l'autre : le miroir de la production et

celui du désir vont pouvoir se réfracter sans fin. Naissance du sexuel, de la parole sexuelle, comme il y a eu naissance de la clinique, du regard clinique — *là où il n'y avait rien auparavant*, sinon des formes incontrôlées, insensées, instables, ou bien hautement ritualisées. Où il n'y avait donc *pas non plus de refoulement*, de leitmotiv que nous faisons peser sur toutes les sociétés antérieures bien plus encore que sur la nôtre (nous les condamnons comme primitives du point de vue technologique, mais foncièrement aussi du point de vue sexuel : c'étaient des sociétés refoulées, non « libérées », qui ne connaissaient même pas l'inconscient — la psychanalyse est venue lever l'hypothèque sur le sexe, elle a dit ce qui était caché, incroyable racisme de la vérité, racisme évangélique de la psychanalyse, tout change avec l'avènement de la Parole). Si la question

est indécise pour notre culture (refoulement ou pas) par contre elle est sans ambiguïté pour les autres : elles ne connaissent ni le refoulement ni l'inconscient pour la raison qu'elles ne connaissent pas le sexuel. *Nous* faisons comme si le sexuel était « refoulé » là où il n'apparaît pas pour lui-même, c'est notre façon de sauver le sexe, le principe du sexe, c'est notre morale (psychique et psychanalytique) qui se cache derrière l'hypothèse du refoulement, et qui commande notre aveuglement. Parler de sexualité « refoulée » ou non « sublimée » ou non dans les sociétés féodale, paysanne, primitive, est un signe de profonde bêtise comme de réinterpréter la religion, ne varietur, comme idéologie et mystification). Et c'est sur cette base qu'il redevient possible de dire avec Foucault : il n'y a pas, *il n'y a jamais eu de refoulement dans notre culture non*

plus — mais pas dans son sens à lui, dans le sens où il n'y a jamais eu véritablement sexualité. La sexualité, comme l'économie politique, n'est qu'un montage (dont Foucault analyse tous les détours), la sexualité telle qu'on nous la raconte, telle qu'elle « se parle », jusque dans le « ça parle », n'est qu'un simulacre qu'ont toujours traversé, déjoué, dépassé les pratiques, comme n'importe quel système. La cohérence et la transparence de l'*homo sexualis* n'a jamais eu plus de réalité que celle de l'*homo œconomicus*.

C'est un long processus qui fonde simultanément le psychique et le sexuel, qui fonde l'« autre scène », celle du phantasme et de l'inconscient, en même temps que l'énergie qui va s'y produire — énergie psychique qui n'est qu'un effet direct de l'hallucination scénique du refoulement, énergie hallucinée com-

me substance sexuelle, et qui va se métaphoriser, se métonymiser selon les diverses instances topiques, économiques, etc., selon des modalités de refoulement secondaire, tertiaire, etc. — admirable édifice de la psychanalyse, la plus belle hallucination de l'arrière-monde, dirait Nietzsche. Extraordinaire efficacité de ce modèle de simulation énergétique et scénique — extraordinaire psychodrame théorique, cette mise en scène de la psyché, ce scénario du sexe comme d'une instance, d'une réalité éternelle (comme d'autres ailleurs ont hypostasié la production comme dimension générique, ou énergie motrice). Qu'importe : que ce soit l'économique, le biologique ou le psychique qui fasse les frais de la mise en scène — qu'importe la « scène » ou l'« autre scène » : c'est le scénario qui compte, c'est toute la psychanalyse comme modèle de

simulation qui est à mettre en cause.

Il y a dans cette production à tout prix, dans ce sacrement moderne du sexe, un tel terrorisme, une telle entreprise de liquidation qu'on ne voit pas pourquoi, sinon pour la beauté du paradoxe, on refuserait d'y voir du refoulement. Sinon peut-être parce que ce terme est trop faible ? Foucault ne veut pas parler de répression, mais qu'est-ce que c'est que cette lente et brutale infection mentale par le sexe, qui n'eut d'égale dans le passé que l'infection par l'âme (voir Nietzsche – l'infection de sexe n'étant d'ailleurs que le refoulement historique et mental de l'infection d'âme sous le signe de la parousie matérialiste !)

A vrai dire, il est inutile de débattre sur les termes. On peut dire indifféremment : l'injonction première est de parler, la répression n'est qu'un détour (à ce titre le travail et l'explo-

tation ne sont eux aussi qu'un détour, et l'alibi d'autre chose plus fondamental – entièrement d'accord) ou bien : le refoulement est premier, la parole n'en est qu'une variante plus moderne (la « désublimation répressive »). Les deux ne changent pas grand-chose au fond. Ce qui est gênant dans la première hypothèse (celle de Foucault), c'est que, si quelque part il y a eu refoulement ou du moins effet de refoulement (et ceci, on ne peut guère le contester), celui-ci reste inexplicable. Pourquoi l'imaginaire du refoulement est-il nécessaire à l'équilibre des pouvoirs, si ceux-ci vivent d'induction, de production, d'extorsion de parole ? Par contre on voit mieux pourquoi la parole, système métastable, succéderait à la répression, qui n'est qu'un système instable de pouvoir.

Si le sexe n'existe que parlé, discouru, avoué, qu'y avait-il avant

qu'on en parle ? Quelle coupure instaure cette parole sur le sexe, et par rapport à quoi ? On voit quels nouveaux pouvoirs s'ordonnent autour d'elle, mais quelle péripétie de pouvoir la suscite ? Qu'est-ce qu'elle neutralise, qu'est-ce qu'elle liquide, à quoi met-elle fin¹ (sinon, qui peut jamais prétendre y mettre fin, comme il est dit p. 213 : « s'affranchir de l'instance du sexe » ?). De

1. Selon Foucault, elle met fin « au corps et à ses plaisirs », à l'innocence du libertinage, à l'*ars erotica* (dont quelques termes nous restent, séduction, charme, sensualité, jouissance, le « plaisir » lui-même – la volupté on n'ose plus en parler – termes que le sexe et la psychanalyse n'ont pas réussi à annexer ni à ravalier dans leur discours). Je pense qu'elle met fin à quelque chose de plus radical, à une configuration où non seulement le sexe et le désir, mais même le corps et le plaisir ne se spécifient pas comme tels. Tout comme le discours de la production met fin à un régime où non seulement la valeur d'échange, mais même la valeur d'usage n'existe pas. C'est la valeur d'usage qui est l'extrême alibi, dans le sexe comme dans la production. Et j'ai peur que chez Foucault les « plaisirs » ne s'opposent encore à la « valeur d'échange du sexuel » que comme la valeur d'usage du corps.

quelque côté qu'on se tourne, « faire signifier le sexe » ne saurait être innocent, le pouvoir s'enlève sur quelque chose (sinon il n'y aurait même pas ces résistances qu'on trouve p. 127), quelque chose comme une exclusion, une partition, une dénégation à partir de quoi justement il peut « produire du réel », produire *le* réel. A partir de là seulement on peut concevoir une nouvelle péripétie, catastrophique celle-là, du pouvoir, où il n'arrive plus à produire le réel, à se reproduire lui-même comme réel, à ouvrir de nouveaux espaces au principe de réalité, et où il tombe dans l'hyperréel et se volatilise – *c'est la fin du pouvoir*, la fin de la stratégie du réel.

Pour Foucault il n'y a même pas crise ou péripétie du pouvoir, il n'y a que modulation, capillarité, segmentarité « micro-physique du pouvoir », comme dit Deleuze. Et c'est vrai : le pouvoir chez Foucault fonctionne

d'emblée comme le code génétique chez Monod, selon un diagramme de dispersion et de commande (l'ADN), et selon un ordre *téléonomique*. Fini le pouvoir théologique, fini le pouvoir téléologique, vive le pouvoir téléonomique ! La téléonomie, c'est la fin de toute détermination finale et de toute dialectique : c'est une sorte d'inscription génératrice anticipée, immanente, inéluctable, toujours positive, du code, et qui ne laisse place qu'à des mutations infinitésimales. Si on y regarde bien, le pouvoir chez Foucault ressemble étrangement à « cette conception de l'espace du social aussi nouvelle que celle des espaces physiques et mathématiques actuels », comme dit Deleuze tout d'un coup aveuglé par les bienfaits de la science. C'est justement cette collusion qu'il faut dénoncer, ou dont il faut rire. Tout le monde se vautre aujourd'hui dans le

moléculaire comme dans du révolutionnaire. Or, jusqu'à nouvel ordre (ça risque d'être le seul), la *vraie* molécule, ce n'est pas celle des révolutionnaires, c'est celle de Monod, celle du code génétique, celle des « spirales complexes de l'ADN ». Il ne faudrait quand même pas redécouvrir comme dispositif de désir ce que les cybernéticiens ont décrit comme matrice de code et de contrôle.

On voit ce qu'on gagne, à supposer une positivité totale, une téléonomie et une micro-physique du pouvoir sur les vieilles théories finalistes, dialectiques ou répressives, mais il faut voir à quoi on s'engage : à une étrange complicité avec la cybernétique qui conteste exactement les mêmes schémas antérieurs (Foucault ne cache pas d'ailleurs son affinité avec Jacob, Monod et récemment Ruffié (*De la Biologie à la Culture*). Il en est de même pour la

topologie moléculaire du désir chez Deleuze, dont les flux et les branchements rejoindront bientôt, s'ils ne l'ont déjà fait, les simulations génétiques, les dérives micro-cellulaires et les frayages aléatoires des manipulateurs de code. Dans *Kafka* (Deleuze-Guattari), la Loi transcendante, celle du *Château*, est opposée à l'immanence du désir dans la contiguïté des bureaux. Comment ne pas voir que la Loi du Château a ses « rhizomes » dans les couloirs et les bureaux — la barre, la coupure de la loi s'est simplement démultipliée à l'infini dans la succession alvéolaire et moléculaire. Le désir n'est que la version moléculaire de la Loi. Étrange coïncidence, partout, des schémas de désir et des schémas de contrôle. Spirale du pouvoir, du désir et de la molécule qui nous porte cette fois franchement vers la péripétie finale du contrôle absolu. Gare au moléculaire !

Ce virage de Foucault se fait progressivement depuis *Surveiller et punir*, contre l'*Histoire de la Folie* et tout le dispositif original de sa généalogie. Pourquoi le sexe, comme la folie, ne serait-il pas passé par une phase de renfermement où se fomentent les termes d'une raison, d'une morale dominante avant que, selon la logique de l'exclusion, sexe et folie ne redeviennent des discours de référence : le sexe redevient le mot d'ordre d'une nouvelle morale, la folie devient la raison paradoxale d'une société hantée trop longtemps par son absence et vouée cette fois à son culte (normalisé) sous le signe de sa propre libération. Telle est bien aussi la trajectoire du sexe, dans l'espace courbe de la discrimination et du refoulement où se met en place une mise en scène, une stratégie à long terme qui le produira plus tard comme nouvelle règle du jeu. Le

refoulement, le *secret* est le lieu d'une inscription imaginaire, sur la base de quoi folie ou sexe pourront ensuite s'échanger comme valeur¹. Partout, c'est Foucault lui-même qui l'a si bien montré, la discrimination est l'acte violent de fondation de la Raison — pourquoi n'en serait-il pas de même de la raison sexuelle ?

Nous sommes cette fois dans un univers plein, un espace irradié de pouvoir, mais fêlé aussi : comme un pare-brise constellé mais qui tient encore. Or ce « pouvoir » reste un mystère — parti de la centralité despotique, il devient à mi-chemin « multiplicité de rapports de forces » (mais qu'est-ce qu'un rapport de forces sans résultante des forces —

1. C'est dans le refoulement que s'invente la parole sexuelle, c'est le refoulement qui parle du sexe mieux que tout autre discours. Dans le refoulement, le sexe a une réalité et une intensité, et là seulement, car seul l'enfermement lui donne la force d'un mythe. Sa libération est le commencement de sa fin.

c'est un peu comme les polyèdres du Père Ubu, qui partent en tout sens comme des crabes) pour aboutir, à l'extrême terminal, sur des *résistances* (divine surprise à la page 126 !) tellement infimes, tellement ténues que, littéralement, à cette échelle microscopique, les atomes de pouvoir et les atomes de résistance se confondent — le même fragment de geste, de corps, de regard, de discours, enferme l'électricité positive du pouvoir et l'électricité négative de la résistance (dont on se demande d'où elle peut bien venir, rien dans le livre ne nous y prépare, sinon l'allusion à d'inextricables « rapports de forces » — mais comme on peut se demander exactement la même chose du pouvoir, les choses s'équilibrent, dans un discours qui, pour l'essentiel, décrit fermement la seule véritable spirale, celle de son propre pouvoir).

Ceci n'est pas une objection. Il est

bien que les termes perdent leur sens aux limites du texte¹, ils ne le font pas assez. Foucault fait perdre son sens au terme de sexe, à son principe de vérité (« le point fictif du sexe »), il ne fait pas perdre son sens au terme pouvoir. L'analytique du pouvoir n'est pas menée à son terme, là où il s'annule, là où il n'a jamais été.

A mesure que la référence économique perd de sa force, c'est ou celle du désir, ou celle du pouvoir qui deviennent prépondérantes. Celle du désir, née en psychanalyse, mûrie dans l'anti-psychanalyse deleuzienne sous forme de désir éclaté et moléculaire. Celle du pouvoir, qui a une longue histoire, aujourd'hui relancée

1. C'est ce qu'une théorie peut espérer de mieux, et non pas énoncer quelque vérité, ni surtout « s'affranchir de l'instance du sexe » – vœu pieux, et d'ailleurs, s'il n'y a pas répression, qu'est-ce que cet affranchissement ? Mais on peut parier qu'une nouvelle génération militante va se lever sur cet horizon, brandissant de « nouvelles procédures de vérité ».

par Foucault au niveau du pouvoir éclaté et interstitiel, quadrillage des corps et de ratification des contrôles. Foucault du moins fait l'économie du désir, et de l'histoire (sans les nier, prudent comme il est, il reste que tout revient à *du* pouvoir – sans que cette notion ait été réduite et expurgée – tout comme chez Deleuze à *du* désir, ou chez Lyotard à *de* l'intensité, notions éclatées, mais miraculeusement intactes dans leur acception courante. Désir et intensité restent des notions/*force*, le pouvoir chez Foucault reste, même pulvérisé, une notion *structurelle*, une notion polaire, parfaite en sa généalogie, inexplicable en sa présence, indépassable malgré une sorte de dénonciation latente, entière en chacun de ses points ou pointillés microscopiques, et dont on ne voit pas ce qui pourrait le prendre à revers (même aporie chez Deleuze, où la réversion du

désir en sa propre répression est inexplicable). Il n'y a plus de coup de force du pouvoir, simplement il n'y a plus rien en deçà, ni au-delà (le passage du « molaire » au « moléculaire », est encore, chez Deleuze, une *révolution* du désir, chez Foucault c'est une anamorphose du pouvoir) — mais du coup il échappe à Foucault que le pouvoir est en train de crever, même le pouvoir infinitésimal, que le pouvoir n'est pas seulement pulvérisé, mais pulvérulent, qu'il est miné par une réversion, travaillé par une réversibilité et une mort qui ne peuvent apparaître dans le seul procès généalogique.

Chez Foucault, on frôle toujours la détermination politique en dernière instance. Une forme domine, qui diffracte en modèles carcéral, militaire, asilaire, disciplinaire, cette forme ne s'enracine plus dans de quelconques rapports de production (ce sont

ceux-ci au contraire qui se modèlent sur elle), elle semble trouver son procès en elle-même — et ceci est un immense progrès sur l'illusion de *fonder* le pouvoir dans une substance de production ou une substance de désir — Foucault démasque toutes les illusions finales ou causales quant au pouvoir, mais il ne nous dit rien *quant au simulacre du pouvoir lui-même*. Le pouvoir est un principe irréversible d'organisation, il fabrique du réel, toujours plus de réel — quadrature, nomenclature, dictature sans appel, nulle part il ne s'annule, ne se tord sur lui-même ni ne s'enchevêtre avec la mort. Dans ce sens, même s'il est sans finalité et sans jugement dernier, il redevient lui-même un *principe final* — il est le dernier terme, l'irréductible qui se raconte, ce qui structure l'équation indéterminée du monde.

C'est là chez Foucault *le leurre du pouvoir*, qui n'est pas seulement un

piège du discours. Ce qu'il ne voit pas, c'est que le pouvoir n'est jamais là, que son institution n'est jamais, comme celle de l'espace perspectif et «réel» de la Renaissance, qu'une simulation de perspective, qu'il n'a pas plus de réalité que l'accumulation économique — gigantesque leurre que celui de l'accumulation, l'accumulation du temps, de la valeur, du sujet etc., l'axiome, le mythe d'une accumulation réelle ou possible nous régit partout et pourtant nous *savons* qu'on n'accumule jamais rien, que les stocks se dévorent eux-mêmes, comme les mégapoles modernes, comme les mémoires surchargées. Toute tentative d'accumulation est dévastée d'avance par le vide¹. Quelque chose en nous désac-

1. C'est cette impossible accumulation qui entraîne l'égale impossibilité du refoulement. Car le refoulement n'est que la figure inverse de l'accumulation — de l'autre côté de la barre.

cumule à mort, défait, détruit, liquide, désarticule pour nous permettre de résister à la pression du réel, et de vivre. Quelque chose au fond de tout le système de la production *résiste à l'infini de la production* — faute de quoi nous y serions tous déjà ensevelis. Quelque chose dans le pouvoir — et ici aucune différence entre ceux qui l'exercent et ceux qui le subissent, cette distinction n'a plus de sens, non pas que les rôles soient interchangeables, mais parce que le pouvoir *dans sa forme est réversible*, parce que d'un côté et de l'autre quelque chose résiste à l'exercice unilatéral, à l'infini du pouvoir, comme ailleurs à l'infini de la production. Ce quelque chose n'est pas un « désir », c'est ce qui fait que le pouvoir se défait à la mesure même de son extension logique irréversible. Ce qui a lieu partout aujourd'hui.

En effet toute l'analyse du pouvoir est à reprendre. En avoir ou pas, le

prendre ou le perdre, l'incarner ou le contester — si le pouvoir était cela, il n'y en aurait même pas. Foucault nous dit autre chose : le pouvoir fonctionne, « ce n'est ni une institution, ni une structure, ni une puissance — c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée » — ni central, ni unilatéral, ni dominant, il est distributionnel, vectoriel, il opère par relais et transmissions. Champ de forces immanent, illimité, on ne comprend toujours pas à quoi il se heurte, sur quoi il bute, puisqu'il est expansion, aimantation pure. Or, si le pouvoir était cette infiltration magnétique à l'infini du champ social, il y a longtemps qu'il ne rencontrerait plus aucune résistance. Inversement, s'il était l'unilatéralité d'une soumission, comme dans l'optique traditionnelle, il y a longtemps qu'il aurait partout été renversé. Il se

serait effondré sous la pression des forces antagonistes. Or, il n'en a jamais été ainsi, sauf quelques exceptions « historiques ». Pour la pensée « matérialiste », ceci ne peut qu'apparaître éternellement insoluble : pourquoi une masse « dominée » ne renverse-t-elle pas immédiatement le pouvoir ? Pourquoi le fascisme ? Contre cette théorie unilatérale (mais on comprend pourquoi elle survit, en particulier chez les « révolutionnaires » ; c'est qu'ils voudraient bien le pouvoir pour eux seuls) contre cette vision naïve, mais aussi contre la vision fonctionnelle de Foucault en termes de relais et de transmissions, il faut dire que *le pouvoir est quelque chose qui s'échange*. Pas au sens économique, mais au sens que le pouvoir s'accomplit selon un cycle réversible de séduction, de défi et de ruse (ni axe, ni relais à l'infini : un cycle). Et si le pouvoir ne peut s'échanger dans ce

sens, il disparaît purement et simplement. Il faut dire que le pouvoir *séduit*, mais pas au sens vulgaire d'un désir complice des dominés (ce qui revient à le fonder dans le *désir des autres*, et ce qui est quand même prendre un peu trop les gens pour des cons) — non, il séduit par cette réversibilité qui le hante, et sur laquelle s'installe un cycle symbolique minimal. Pas plus de dominants et de dominés que de victime et de bourreau (alors que « exploités » et « exploités », oui, ça, ça existe, c'est de part et d'autre, parce qu'il n'y a pas réversibilité dans la production mais justement : rien d'essentiel ne se passe à ce niveau-là). Pas de positions antagonistes : le pouvoir s'accomplit selon une séduction circulaire.

Jamais n'existe l'unilatéralité d'un rapport de forces, sur quoi s'instituerait une « structure » de pouvoir, une « réalité » du pouvoir et de son

mouvement perpétuel, linéaire et final dans la vision traditionnelle, irradiant et en spirale chez Foucault. Unilatéral ou segmentaire : c'est le rêve du pouvoir qui nous est imposé par la raison. Mais rien ne se veut ainsi, tout cherche sa propre mort, y compris le pouvoir. Ou plutôt (mais c'est la même chose) tout veut s'échanger, se réversibiliser, s'abolir dans un cycle (c'est pourquoi en effet il n'y a pas refoulement, ni inconscient, car la réversibilité est toujours déjà là). *Cela seul séduit profondément*, cela seul est jouissance alors que le pouvoir ne satisfait qu'une certaine logique hégémonique de la raison. Mais la séduction est ailleurs.

La séduction est plus forte que le pouvoir, parce qu'elle est un processus réversible et mortel, alors que le pouvoir se veut irréversible comme la valeur, cumulatif et immortel comme elle — il partage toutes les illusions du

réel et de la production, il se veut de l'ordre du réel et bascule ainsi dans l'imaginaire et la superstition de lui-même (avec l'aide des théories qui l'analysent, fût-ce pour le contester). La séduction, elle, n'est pas de l'ordre du réel. Elle n'est jamais de l'ordre de la force ni du rapport de forces. Mais précisément pour cela, c'est elle qui enveloppe tout le procès *réel* du pouvoir, comme tout l'ordre *réel* de la production, de cette réversibilité et désaccumulation incessantes — sans lesquelles même *il n'y aurait ni pouvoir, ni production*.

C'est le vide qu'il y a derrière le pouvoir, ou au cœur même du pouvoir, au cœur de la production, c'est ce vide qui leur donne aujourd'hui une dernière lueur de réalité. Sans ce qui les réversibilise, les annule, les séduit, ils n'eussent même jamais pris force de réalité.

D'ailleurs, le réel n'a jamais inté-

ressé personne. Il est par excellence le lieu du désenchantement, le lieu d'un simulacre d'accumulation contre la mort. Rien de pire. Ce qui parfois le rend fascinant, rend la vérité fascinante, c'est la catastrophe imaginaire qu'il y a derrière. Croyez-vous que le pouvoir, l'économie, le sexe, tous ces grands trucs *réels*, eussent tenu un seul instant sans la fascination qui les supporte, et qui leur vient justement du miroir inverse où ils se réfléchissent, de leur réversion continue, de la jouissance sensible et imminente de leur catastrophe ?

Particulièrement aujourd'hui le réel n'est plus que ça : stockage de matière morte, de corps morts, de langage mort. Encore aujourd'hui l'évaluation du *stock de réel* (ne parlons pas de l'énergie : la complainte écologique cache que ce n'est pas l'énergie matérielle qui disparaît à horizon de l'espèce, mais

l'énergie du réel, la réalité du réel, et de tout sérieux possible d'une gestion, capitaliste ou révolutionnaire, du réel) nous sécurise : si l'horizon de la production s'est évanoui, celui de la parole, de la sexualité, du désir peut encore prendre la relève — il y aura toujours, à libérer, à jouir, à donner la parole aux autres — c'est du réel ça, c'est de la substance, c'est du stock en perspective. Donc, du pouvoir.

Malheureusement non. C'est-à-dire pas pour longtemps. Ça se dévore au fur et à mesure. On a fait, on a voulu faire du sexe, comme du pouvoir, une instance irréversible, et du désir une force, une énergie irréversible (un *stock* d'énergie, est-il besoin de le dire, le désir n'est jamais loin du capital). Car nous n'accordons de sens, selon notre imaginaire, qu'à ce qui est irréversible : accumulation, progrès, croissance, production, la valeur, le pouvoir, et le désir

lui-même sont des processus irréversibles (injectez la moindre dose de réversibilité dans nos dispositifs économiques, politiques, institutionnels, sexuels, et tout s'effondre immédiatement). C'est ce qui assure aujourd'hui à la sexualité cette autorité mythique sur les corps et les cœurs. Mais c'est aussi ce qui fait sa fragilité, comme de tout l'édifice de la production.

La séduction est plus forte que la production. Elle est plus forte que la sexualité, avec laquelle il ne faut jamais la confondre. Elle n'est pas un processus interne à la sexualité, ce à quoi on la ravale généralement. Elle est un processus circulaire, réversible, de défi, de surenchère et de mort. C'est le sexuel au contraire qui en est la forme réduite, circonscrite en termes énergétiques de désir.

L'intrication du procès de séduction dans le procès de production et

de pouvoir, l'irruption d'un minimum de réversibilité dans tout processus irréversible, qui le ruine et le démantèle en secret, et dans le même temps assure ce continuum minimal de jouissance qui le traverse, sans quoi il ne serait rien, voilà ce qu'il faut analyser. En sachant que partout et toujours la production cherche à exterminer la séduction pour s'implanter sur la seule économie des rapports de force, que partout le sexe, la production du sexe cherche à exterminer la séduction pour s'implanter sur la seule économie des rapports de désir.

« When Jesus arose from the dead, he became a Zombie »

(Graffiti — WATTS, Los Angeles)

« Le Messie ne viendra que lorsqu'il ne sera plus nécessaire. Il ne viendra qu'un jour après son avènement. Il ne viendra pas au jour du Jugement Dernier, mais au jour suivant. »

KAFKA

Ainsi ils attendront le Messie, non seulement le jour, mais tous les jours suivants, alors qu'il était déjà là. Ou encore : Dieu était déjà mort bien avant que ça se sache, comme des années-lumières séparent le même événement d'une étoile à l'autre — séparent l'avènement de l'événement.

Ainsi seront-ils toujours en retard d'une Révolution. Ou plutôt : ils attendront jour pour jour la Révolution, alors qu'elle était déjà réalisée, et lorsqu'elle se produira, c'est qu'elle ne sera plus nécessaire, elle ne sera déjà plus que le signe de ce qui s'est passé.

Le Messie et la Révolution seraient-ils si dérisoires qu'ils n'arrivent que toujours en retard, comme une ombre portée, comme un effet de réalité après-coup, alors que les choses n'ont jamais eu besoin du Messie ou de la Révolution pour avoir lieu ?

Mais alors, la Révolution ne signifie que ceci : c'est qu'elle a déjà eu lieu, c'est qu'elle a eu un sens immédiatement avant, un jour avant, mais plus maintenant. Quand elle advient, c'est pour cacher qu'elle n'a plus de sens.

En effet, la révolution a déjà eu

lieu. Pas la révolution bourgeoise, ni la communiste, la révolution tout court. C'est-à-dire qu'un cycle entier s'achève, et qu'ils ne s'en sont pas aperçus. Et ils jouent toujours à la révolution linéaire, alors qu'elle s'est déjà recourbée sur elle-même pour produire son simulacre, comme les anges de stuc, dont les extrémités se rejoignent dans un miroir courbe.

Toutes choses prennent fin dans leur simulation redoublée, et c'est le signe qu'un cycle est fini. Lorsque l'effet de réalité vient, comme l'inutile Messie du lendemain, redoubler inutilement le cours des choses, c'est le signe qu'un cycle s'achève, dans un jeu de simulacres où tout se rejoue avant de mourir, et tout alors bascule loin derrière l'horizon de la vérité.

Inutile donc de courir après le pouvoir, ou d'en discourir à l'infini, car lui aussi désormais fait partie de l'horizon sacré des apparences, lui

aussi n'est là que pour cacher qu'il n'y en a plus, ou plutôt, que la ligne d'apogée du politique étant franchie, c'est l'autre versant du cycle qui commence, la réversion du pouvoir dans son simulacre même.

On ne prend pas plus le pouvoir qu'on n'arrache le secret. Car le secret du pouvoir est le même que celui du secret : c'est qu'il n'y en a pas. Sur l'autre versant du cycle qui est celui du déclin du réel, seule la mise en scène du secret, ou du pouvoir est opérationnelle, mais ceci est le signe que la substance du pouvoir, après son expansion sans trêve depuis plusieurs siècles, est en train d'imploser brutalement, et que la sphère du pouvoir, d'étoile de première grandeur, est en train de se contracter en naine rouge, puis en trou noir qui absorbe toute la substance du réel, toutes les énergies environnantes, transmues d'un seul

coup en un seul signe pur, celui du social dont la densité nous écrase.

Ni instance, ni structure, ni substance, ni rapport de forces en effet — le pouvoir est un défi. Du mannequin de pouvoir des sociétés primitives, qui parle pour ne rien dire au pouvoir actuel qui n'est plus là que pour conjurer l'absence de pouvoir, tout un cycle a été parcouru, qui est celui d'un double défi. Celui que lance le pouvoir à la société entière. Celui qui est lancé contre ceux qui détiennent le pouvoir. C'est là l'histoire secrète du pouvoir, et de sa catastrophe.

L'histoire *réelle* du capital. Toute la pensée critique matérialiste n'est que la tentative d'*arrêter* le capital, de le figer dans le moment de sa rationalité

économique et politique. « Stade du miroir » du capital, bercé par les sirènes de la dialectique. Du coup bien sûr elle fige aussi tout ce qui lui résiste à ce seul stade. Heureusement le capital ne se laisse pas cerner dans ce modèle, il le dépasse dans son mouvement irrationnel et laisse sur place, recroquevillée sur sa dialectique nostalgique et son idée déjà perdue de la révolution, une pensée matérialiste qui ne fut au fond qu'un moment assez superficiel de la théorie, mais surtout un frein, une tentative de neutraliser dans une socialité bien tempérée, dans une transparence sociale idéale l'affrontement en profondeur, *le défi mortel au social lui-même*. Aujourd'hui les extrêmes enfin s'affrontent — une fois levée l'hypothèse conservatrice de la pensée critique. Non plus seulement les *forces* sociales s'affrontent (mais que domine un seul grand modèle de

socialisation) mais les *formes* s'affrontent, dont *l'enjeu est la mort du social* — forme du capital et forme du sacrifice, forme de la valeur et forme du défi. Le social lui-même doit être visé comme modèle de simulation et forme à abattre — forme stratégique de la valeur, sauvagement mise en place par le capital, puis idéalisée par la pensée critique, et dont nous ne savons pas encore ce qui, de tout temps, l'a combattue et aujourd'hui irrésistiblement la détruit.

Ce défi fondamental, tous les pouvoirs se sont ingénies à le camoufler en rapport de forces — dominant/dominé, exploitant/exploité — drainant ainsi toutes les résistances dans un rapport frontal (même démultipliée en micro-stratégies; c'est encore cette conception qui domine chez Foucault, le puzzle de la guérilla s'est simplement substitué à l'échiquier de la guerre). Car en termes de

rapports de forces, le pouvoir est toujours gagnant, même s'il change de main au fil des révolutions.

Mais il est douteux que personne ait jamais cru exorciser le pouvoir selon la force. Chacun par contre sait profondément que tout pouvoir lui est un défi personnel, et un défi à mort, et qu'il ne peut lui être répondu que par un contre-défi qui casse la logique du pouvoir, ou mieux l'enferme dans une logique circulaire. Tel est ce contre-défi, non politique, non dialectique, non stratégique, mais dont la puissance tout au long de l'histoire est incalculable : c'est le défi à ceux qui détiennent le pouvoir d'assumer ce pouvoir jusqu'à la limite, qui ne peut être que la mort des dominés. Défi au pouvoir d'être le pouvoir : total, irréversible, sans scrupule et d'une violence sans limite. Aucun pouvoir n'ose aller jusque-là (où de toute façon il s'anéantirait

aussi). Et c'est alors, devant ce défi sans réponse, qu'il commence à se désagrèger.

Il fut un temps où le pouvoir acceptait de se sacrifier selon les règles de ce jeu symbolique auquel il ne peut échapper. Un temps où le pouvoir était la qualité éphémère et mortelle de ce qui doit être sacrifié. Depuis qu'il a cherché à échapper à cette règle, c'est-à-dire cesser d'être un pouvoir *symbolique* pour devenir un pouvoir *politique* et une stratégie de domination sociale, le défi symbolique, lui, n'a pas cessé de hanter le pouvoir dans sa définition politique, de défaire la vérité du politique. Aujourd'hui, sous le coup de ce défi, c'est toute la substance du politique qui s'écroule. Nous en sommes au point où personne n'assume plus le pouvoir ni n'en veut plus, non par quelque faiblesse historique ou caractérielle, mais parce que le secret

s'en est perdu, et que personne ne veut plus relever ce défi. Tant il est vrai qu'il suffit d'enfermer le pouvoir dans le pouvoir pour qu'il crève.

Contre cette « stratégie » qui n'en est pas une, le pouvoir s'est défendu de toutes les façons possibles (c'est même en cela que consiste son exercice) : en se démocratisant, en se libéralisant, en se vulgarisant, plus récemment en se décentrant, en se déterritorialisant etc. Mais alors que les « rapports de force » se laissent facilement piéger et désamorcer par ces ruses du politique, le défi inverse, lui, dans sa simplicité inéluctable, ne prend fin qu'avec le pouvoir.

On raisonne toujours en termes de stratégies et de rapports de force, on ne voit que l'effort désespéré des

opprimés pour échapper à l'oppression ou arracher le pouvoir. On ne mesure jamais la puissance fantastique du défi, parce que celui-ci est incessant, invisible (encore que cette puissance puisse se déployer dans des actes de grande envergure, mais ce sont des actes « sans objectif, sans durée et sans avenir »). Car le défi est sans grand espoir — mais l'espoir est une valeur faible, l'histoire elle-même est une valeur dégradée dans le temps, distordue entre la fin et les moyens. Tous les enjeux historiques sont éluçtables, négociables, *dialectiques*. Le défi lui est le contraire du *dialogue* : il crée un espace non dialectique, inéluctable. Il n'est ni un moyen, ni une fin : il oppose son propre espace à l'espace politique. Il ne connaît ni moyen, ni long terme, son seul terme est l'immédiateté de la réponse ou de la mort. Tout ce qui est linéaire, dont l'histoire, a une fin,

lui seul est sans fin, puisque indéfiniment réversible. C'est cette réversibilité qui lui donne sa force fabuleuse ¹.

Nul n'a jamais envisagé sérieusement cette autre face non politique du pouvoir, celle de sa réversion symbolique. Pourtant c'est ce défi inverse, cette indéfinition par le vide qui a toujours joué, et eu raison en fin de compte de la définition politique du pouvoir (central, législatif, policier). C'est elle encore qui joue dans la phase actuelle où le pouvoir

1. C'est la même sans doute qui s'exerce du féminin sur le masculin, tout au long de l'histoire sexuelle de notre culture : défi du féminin au masculin de prendre sa jouissance seul, d'exercer seul le droit de jouissance et du sexe. Droit de réserve sexuel des femmes et refus de jouissance, réversion continuelle, réfraction continuelle du pouvoir sexuel dans le vide ont exercé de tout temps une pression incalculable, sans réponse possible du côté masculin « fort », sinon par une fuite en avant dans la phallocratie. C'est ce défi-là sous lequel la phallocratie s'écroule aujourd'hui, emportant avec elle toute sexualité traditionnelle – et pas du tout sous la pression sociale d'une quelconque libération du féminin.

n'apparaît plus que comme une sorte de courbure de l'espace social, ou la sommation de particules éparses, ou la ramification de hasards « en grappe » (n'importe quel terme venu de la micro-physique ou de la théorie de l'information peut être transféré aujourd'hui sur le pouvoir, comme sur le désir) – phase du pouvoir à la Foucault, conducteur, inducteur et stratège de la parole – mais le renversement opéré par Foucault de la centralité répressive à la positivité mouvante du pouvoir n'est qu'une péripétie. Car on reste dans le discours du politique – « on n'en sort jamais », dit Foucault – alors qu'il s'agit justement de saisir l'indéfinition radicale du politique, son inexistence et sa simulation et ce qui, partant de là, renvoie au pouvoir le miroir du vide. Violence symbolique plus ravissante que toute violence politique.

L'histoire *réelle* de la lutte des classes. Les seuls moments furent ceux où la classe dominée s'est battue sur la base de la dénégation d'elle-même « en tant que telle », sur la base du seul fait qu'elle n'était rien. Marx lui avait bien dit qu'elle devrait être abolie un jour, mais c'était encore une perspective politique. Lorsque la classe, elle, ou une fraction de classe, préfère jouer comme radicale non-classe, comme inexistence de classe, c'est-à-dire jouer sa propre mort tout de suite dans la structure explosive du capital, lorsqu'elle choisit d'imploser subitement au lieu de chercher l'expansion politique et l'hégémonie de classe, alors ça a donné juin 48, la Commune ou mai 68. Secret du vide, force incalculable de l'implosion (contrairement à notre imaginaire de l'explosion révolutionnaire) – voir le quartier Latin le 3 mai après-midi.

Le pouvoir lui-même ne s'est pas

toujours pris pour le pouvoir, et le secret des grands politiques fut de savoir que le pouvoir *n'existe pas*. Qu'il n'est qu'un espace perspectif de simulation, comme le fut celui, pictural, de la Renaissance, et que si le pouvoir séduit, c'est justement (ce que les réalistes naïfs de la politique ne comprendront jamais) parce qu'il est simulacre, parce qu'il se métamorphose en signes et s'invente sur des signes (ce pourquoi la *parodie*, la réversion des signes ou leur surenchère peut le toucher plus profondément que n'importe quel rapport de forces). Ce secret de l'inexistence du pouvoir qui fut celui des grands politiques, c'est aussi celui des grands banquiers, à savoir que l'argent n'est rien, que l'argent n'existe pas, ce fut celui des grands théologiens et inquiéteurs, à savoir que Dieu n'existe pas, que Dieu est mort. Cela leur donne une supériorité fabuleuse.

Quand le pouvoir saisit ce secret et se lance ce propre défi, alors il est vraiment souverain. Lorsqu'il cesse de le faire et prétend se trouver une vérité, une substance, une représentation (dans la volonté du peuple, etc.), alors il perd sa souveraineté, et ce sont les autres qui lui renvoient le défi de sa propre mort, jusqu'à ce qu'il meure en effet de cette infatuation, de cet imaginaire, de cette superstition de lui-même comme substance, de cette méconnaissance de lui-même comme vide, comme réversible dans la mort. Jadis, on tuait les chefs lorsqu'ils perdaient ce secret.

Quand on parle tant du pouvoir, c'est qu'il n'est plus nulle part. Ainsi de Dieu : la phase où il était partout a précédé de peu celle où il était mort.

Sans doute même la mort de Dieu a précédé la phase où il fut partout. Ainsi du pouvoir : c'est parce qu'il est défunt, fantôme, fantoche — tel est aussi le sens de la parole de Kafka : le Messie du lendemain n'est qu'un Dieu ressuscité d'entre les morts, un zombie — qu'on en parle tant et si bien : la finesse et la microscopie de l'analyse sont elles-mêmes un effet de nostalgie. C'est alors que partout on voit le pouvoir couplé avec la séduction — c'est presque une obligation de nos jours — afin de lui rendre une existence seconde. Le sang frais du pouvoir lui vient du désir. Et il n'est plus lui-même qu'une sorte d'effet de désir aux confins du social, une sorte d'effet de stratégie aux confins de l'histoire. C'est bien ici que jouent aussi « les » pouvoirs de Foucault : greffés sur l'intimité des corps, sur le tracé des discours, sur le frayage des gestes — stratégie plus insinuante,

plus subtile, plus discursive, qui là aussi éloigne le pouvoir de l'histoire et le rapproche de la séduction.

Fascination universelle pour le pouvoir, dans son exercice et dans sa théorie, fascination si intense que parce qu'elle est celle d'un pouvoir *mort*, caractérisé par un effet de résurrection simultanée, sur un mode obscène et parodique, de toutes les formes de pouvoir déjà vues — exactement comme il en est du sexe dans le porno. L'imminence de la mort de tous les grands référentiels (religieux, sexuel, politique, etc.) se traduit par une exacerbation des formes de violence et de représentation qui les caractérisaient. Nul doute que le fascisme par exemple ne soit la première forme obscène et porno de « revival » désespéré du pouvoir politique. Réactivation violente d'un pouvoir qui désespère de ses fondements rationnels (la forme représen-

tative qui s'est vidée de son sens au fil du XIX^e et du XX^e siècle), réactivation violente du social dans une société qui désespère de son propre fondement rationnel et contractuel — le fascisme est pourtant le seul pouvoir moderne fascinant, car il est le seul, depuis le pouvoir machiavélien, à s'assumer en tant que tel, en tant que défi, et en se jouant de toute « vérité » du politique, et à avoir relevé le défi d'avoir à assumer le pouvoir jusqu'à la mort (la sienne, celle des autres). C'est d'ailleurs parce qu'il a relevé ce défi qu'il a bénéficié de ce consentement étrange, de cette absence, de résistance au pouvoir. Pourquoi toutes les résistances *symboliques* sont-elles tombées devant le fascisme — fait unique dans l'histoire ? Aucune mystification idéologique, aucun refoulement sexuel à la Reich ne peut expliquer cela. Seul le défi peut provoquer une telle passion

d'y répondre, un assentiment aussi insensé au jeu en retour, et lever ainsi toutes résistances. Ceci reste d'ailleurs un mystère : pourquoi répond-on à un défi ? Qu'est-ce qui fait qu'on accepte de jouer mieux : qu'on se sente tenu passionnément de répondre à une injonction aussi arbitraire ?

Ainsi le pouvoir fasciste est le seul qui ait su rejouer le prestige rituel de la mort, mais (et ceci est le plus important ici) sur un mode déjà posthume et truqué, sur un mode de surenchère et de mise en scène, sur un mode, comme l'a bien vu Benjamin, *esthétique* — et non plus véritablement sacrificiel. Sa politique est une esthétique de la mort, une esthétique déjà rétro, et tout ce qui est rétro depuis ne peut que s'inspirer du fascisme comme d'une obscénité et d'une violence *déjà nostalgiques*, d'un scénario de pouvoir et de mort

déjà réactionnel, déjà dépassé au moment même où il apparaît dans l'histoire. Éternel décalage dans l'apparition du Messie, comme dit Kafka, Éternelle simulation interne du pouvoir, qui n'est jamais déjà que le signe de ce qu'il était.

Même nostalgie et même simulation rétro lorsqu'il est question aujourd'hui de « micro » fascismes et de « micro » pouvoirs. L'opérateur « micro » ne fait que démultiplier sans le résoudre ce qu'a pu être le fascisme, et faire d'un scénario extrêmement complexe de simulation et de mort un « signifiant flottant » simplifié, « dont la fonction essentielle est de dénonciation » (Foucault). D'invocation aussi, car le rappel du fascisme (comme le rappel du pouvoir) même sous forme micro, est encore l'invocation nostalgique du politique, *d'une vérité du politique*, en même temps qu'elle permet de sau-

ver l'hypothèse du désir dont on peut toujours dire que le pouvoir ou le fascisme ne sont qu'un accident paranoïaque.

De toute façon, le pouvoir est un leurre, la vérité est un leurre. Tout est dans le raccourci fulgurant où s'achève un cycle entier d'accumulation, ou un cycle de pouvoir, ou un cycle de vérité. Jamais d'inversion, ni de subversion : le cycle doit être accompli. Mais il peut l'être instantanément. C'est la mort qui se joue dans ce raccourci.

DANS LA MÊME COLLECTION

Georges Perec
Espèces d'espaces

Jean-Michel Palmier
Berliner Requiem

Jacques Dreyfus
La ville disciplinaire

L'impression de ce livre
a été réalisée sur les presses
des Imprimeries Aubin
à Poitiers/Ligugé



pour les Éditions Galilée

A l'heure où l'on prétend que tout est dit, qu'il n'y a plus de secrets, de censures, au moment choisi pour l'apologie, omettre la louange venue de l'indifférence, attaquer une pensée trop belle pour être vraie, voilà probablement un accident...

D'où vient cette réserve devant l'admirable ? sinon d'une rumeur hostile à la conjuration de l'acquiescement et de l'exigence de tout autre discours possible.